

Fiction

Number 95, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18996ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2004). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (95), 15–36.

Jean Tardieu
ŒUVRES

Gallimard, Paris, 2003,
1596 p. ; 44,95 \$

On ne peut que s'enthousiasmer de l'initiative de Gallimard de rassembler dans un volume de la collection « Quarto » l'essentiel de la production (poétique, théâtrale, etc.) de Jean Tardieu. Cela permet de jeter un nouvel éclairage sur l'œuvre d'un écrivain français méconnu, auteur d'un recueil de proses au titre évocateur : *La part de l'ombre*.

Jean Tardieu a fait partie de la génération d'écrivains qui a traversé le XX^e siècle, acteurs de la vie intellectuelle et artistique mais aussi témoins lucides des événements dont ils ont été les contemporains. Ceux qui ne connaissent guère Jean Tardieu seront sans doute surpris d'apprendre qu'il a côtoyé, entre autres, André Gide, Paul Valéry, Gaston Bachelard, Philippe Jaccottet, ainsi que des écrivains dont il a salué les débuts, comme Gérard Macé, qui signe la préface des *Œuvres*. On découvre également en Tardieu un observateur sagace et sensible. Dans une lettre à Roger Martin du Gard, par exemple, il dresse un bilan contrasté de la colonisation française en Indochine. Quelques années plus tard, à Paris, il partage avec Francis Ponge une même inquiétude face à la montée du fascisme et du nazisme en Europe : « Voilà, nous étions à l'écoute de notre époque, avec notre enthousiasme, notre bon sens, notre jeunesse, et puis le goût de la poésie, le plus proche du centre de notre

pensée, du centre de nos vies ». Cette citation rend bien compte de l'état d'esprit de celui qui écrit, dans un petit texte intitulé « Introduction à la vie » : « J'avais, à pas comptés, dans ce monde énigmatique et plein, où chaque apparence me posait une question ».

En mêlant intelligemment textes et documents (photographies, dessins, extraits de correspondance, etc.), selon un ordre chronologique, les responsables de l'imposant recueil que publie Gallimard nous permettent de découvrir la richesse et la diversité de l'œuvre de Jean Tardieu.

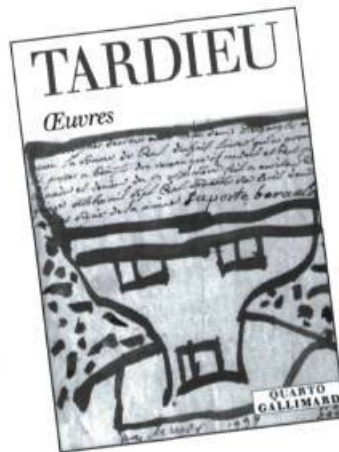
Sylvain Brehm

Anne-Marie Savoie
EGO

Lanctôt, Outremont, 2003,
89 p. ; 14,95 \$

La narratrice reçoit une lettre, une lettre d'Amour, l'ex-amour de sa vie. La lettre toujours cachetée, elle la considère longuement, prétexte à un retour vers le passé, au temps d'un couple qui se projetait encore dans l'avenir, de la recherche d'un prénom pour un enfant qui ne verra jamais le jour, de l'apprentissage de la jalousie, de la rupture amoureuse qui précède les habituels errements... Tour à tour, elle se souvient et réécrit l'histoire, nous prenant à témoin de cette tranche de vie et se mettant néanmoins à rêver « que la vie ne s'en tienne pas à l'œuvre de Bobin » !

Cynique ou rétive, déprimée ou survoltée, revancharde ou frivole, notre héroïne nous fait passer par toutes les étapes de sa digestion amoureuse où affleure toujours (il



nouvelles de lui ! Next ! [...] Si tu chiales plus après ta voisine qui écoute tout le temps Garou dans l'tapis, si t'éclates plus de rire en voyant quelqu'un glisser sur le cul en plein hiver, pis que tu te crois plus quand t'annonces à tout le monde que tu vas arrêter de fumer, qu'est-ce que ça te donne d'avoir pris trente-cinq à pas te prendre au sérieux ? »

Malgré quelques facilités d'écriture, ce petit roman dans lequel bon nombre de lecteurs se retrouveront sûrement (car « nous sommes tous ego », précisément) reste très savoureux. Et la conclusion s'abat comme un coup de marteau du juge. Implacable mais salutaire...

Isabelle Collombat

Marie-Bernadette Dupuy
L'AMOUR ÉCORCHÉ
JCL, Chicoutimi, 2003,
283 p. ; 21,95 \$

Hélène Monceval est une pianiste virtuose qui vit avec ses parents dans une petite ville de Provence. La jeune femme occupe également la charge d'organiste de la paroisse par amitié pour le vieux curé de l'endroit. Au décès de ce dernier, un jeune prêtre nommé Alexandre arrive à Vindouris pour prendre la relève. Hélène en tombe aussitôt passionnément amoureuse. Mais, bien qu'il partage ses sentiments, Alexandre lui résiste pour ne pas faillir à son engagement sacerdotal. Hélène trouve injuste que celui qu'elle aime doive choisir entre sa vocation et son amour pour elle. Elle exprime ainsi ses objections : « Mais c'est le célibat obligatoire de Dieu qui me paraît monstrueux, un abus de pouvoir des autorités ecclésiastiques ».

Finalement, c'est l'amour d'Alexandre pour la belle pianiste qui l'emporte, mais

faut bien le dire) une certaine drôlerie. « Aujourd'hui, j'ai reçu des nouvelles de lui. Son adresse inscrite au coin gauche de l'enveloppe. Son adresse, à lui et Brigitte. Épaisse. La lettre. »

Marie, la copine, n'est pas la dernière à lui prodiguer de savoureux conseils : « T'attends quoi pour l'envoyer chier ? Quand est-ce que tu vas faire une femme de toi ? T'en as rien à crisser des

le jeune homme reste déchiré. Pour cette raison et aussi parce que le mauvais sort semble s'acharner sur eux, les deux amoureux vivent une relation tourmentée. Réussiront-ils un jour, malgré tout, à connaître une vie de couple et de famille harmonieuse et durable ? Sait-on jamais...

Ce second roman de Marie-Bernadette Dupuy, qui aborde une question très actuelle, est basé sur une histoire vécue.

Gaétan Bélanger

Giles Blunt
QUARANTE MOTS
POUR LA NEIGE
Trad. de l'anglais
par Philippe Rouard
Du Masque, Paris, 2004,
404 p. ; 29,95 \$

Outre leur goût pour la musique, qu'ont donc en commun les victimes du tueur qui sévit aux environs de la baie d'Algonquin en Ontario ? Comment relier les crimes de Katie Pine, Billy LaBelle et Todd Curry ? Et, surtout, comment éviter de nouvelles victimes ?

Le tandem Cardinal-Delorme aura fort à faire pour percer le mystère de ces meurtres barbares. Mais John Cardinal, lui, n'est pas au bout de sa peine car au défi de résoudre les meurtres et de coincer l'assassin, s'ajoute un stress supplémentaire : il doit composer avec la crainte qu'on découvre sur lui quelque chose de répréhensible. En effet, Lise Delorme, fraîchement débarquée aux Enquêtes criminelles, a toujours un pied au Bureau des enquêtes internes et, selon les rumeurs, elle serait

chargée d'enquêter sur son coéquipier. « Si Delorme enquêtait sur lui, si elle poussait suffisamment ses recherches, il se pourrait bien qu'elle trouve quelque chose. »

Double suspense donc, pour l'inspecteur Cardinal, personnage plutôt attachant aux prises avec la maladie de sa femme et avec les coûts exorbitants des études de sa fille unique, qui voit son enquête parasitée par une affaire ancienne qui risque à tout moment d'être mise à jour par Lise Delorme. Et triple suspense pour le lecteur, car s'ajoutent aux deux enquêtes les minutieux préparatifs du meurtre de Keith London.

Giles Blunt mène son affaire habilement : lentement les ficelles des intrigues se dénouent tandis que les heures de Keith London, porté disparu, sont comptées. Un seul bémol : la traduction dérange... on imagine mal, en effet, ces policiers ontariens s'exprimant comme des gendarmes parisiens !

Sylvie Trottier

Agnès Ruiz
LA MAIN ÉTRANGÈRE
JCL, Chicoutimi, 2003,
254 p. ; 19,95 \$

Avec soulagement, j'ai refermé le livre d'Agnès Ruiz, car plusieurs détails m'éloignaient de l'histoire. Pourtant, le roman, intelligent, est bien mené. L'argument de la main étrangère, un peu exagéré, s'avère néanmoins original. Quand elle est atteinte de ce dérèglement extrêmement rare de la motricité, la main peut prendre un objet, le serrer et frapper sur n'importe



quoi de façon incontrôlable, voire s'en prendre au reste du corps. Harténia Girardin travaille dans une grosse boîte de publicité et se retrouve affligée par ce traumatisme après un accident de voiture. On la retrouvera morte dans une position d'autoétrangement. Les agents chargés de l'enquête, dont Rachel Toury, mettent en doute l'hypothèse du suicide : plusieurs indices incriminent le mari d'Harténia. D'autres pistes mènent vers un ancien amant, dangereux séducteur. Le suspense est efficace, tellement que pour connaître la clé du mystère, j'ai passé outre un style dont le défaut n'est pas tant la maladresse que le fait de nourrir un cliché du roman policier : des dialogues à la limite de l'affecté, comme si dans toute situation, dans tout milieu, on parlait un français radio-

canadien ; et la manie qu'a l'auteur de nous rappeler nom et prénom lorsqu'il est question d'un personnage. On finit par en rire. Non pas qu'il faille écrire les dialogues en joul, mais des manières de parler moins homogènes d'un personnage à l'autre contribueraient sans doute à leur donner une plus grande individualité.

Dans cette histoire complexe, collègues, conjoints et autres connaissances tiennent des rôles inattendus, aux apparences trompeuses. L'étrangeté de chacun à soi-même donne heureusement de l'étoffe au récit, et sauve les personnages d'une caractérisation trop monolithique (la femme de carrière refusant la maternité, le tendre mari souffrant de la rigidité de sa femme, la voisine handicapée qui surveille tout...). Au delà des types presque caricaturaux des personnages, qu'on sent brossés à grands traits pour que l'histoire passe pour vraisemblable (ce qui « naturalise » une mécanique textuelle un peu grosse, où s'ajoutent à la maladie rare les méfaits d'un être dérangé), l'histoire est néanmoins rythmée, surtout quand elle entrelace les chroniques serrées des événements simultanés.

Alexandra Liva

Bernard Couët
L'ÉTRANGE HISTOIRE
DE MONSIEUR PAUL
JCL, Chicoutimi, 2003,
273 p. ; 21,95 \$

Rien ne va plus dans la vie de Paul Lacroix depuis que sa fille de 21 ans, Florence, a été sauvagement assassinée chez elle. Alberto Rinaldo, le petit ami de la défunte, est le premier soupçonné mais aucune preuve ne vient étayer cette hypothèse. Bientôt, le père inconsolable est confronté à des manifestations étranges

et inexplicables. Peu enclin à croire aux fantômes, il est contraint de se rendre à l'évidence : quelqu'un ou quelque chose cherche à le renseigner sur ce qui est réellement arrivé. « Cette nuit-là, ce fut un bruit étrange qui le réveilla, une sorte de raclement désagréable comme celui produit par quelqu'un qui avance en se traînant les pieds après avoir marché dans le sable. [...] De nouveau la peur s'était emparée de son esprit, surtout qu'au même moment il aperçut qu'il y avait de la lumière dans la chambre de Florence. »

Fantômes ou pas, il faudra à Monsieur Paul et aux enquêteurs une certaine ouverture d'esprit pour percer le mystère et mettre au jour un terrible secret. Jusqu'au dénouement qui laisse ouvertes bien des théories... Un polar (le premier de Bernard Couët, qui a déjà publié quatre autres romans) de facture classique, bien ficelé. Un régal pour les amateurs.

Isabelle Collombat

Dominique Muller
LES MALGRÉ-NOUS
Seuil, Paris, 2003,
344 p. ; 37,95 \$

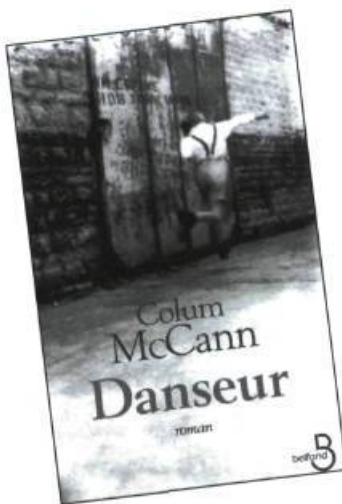
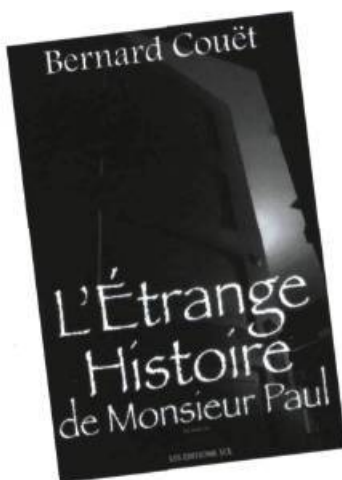
Ancien boxeur, Alex Ruhlmann est maintenant propriétaire d'un bar. Jean-Pierre Blumenfeld, son ami, est un dentiste à la retraite. Claude Keller, la fille d'un ami de Jean-Pierre et ancien flirt d'Alex, entrera dans le bar pour se protéger de la pluie ; son arrivée bousculera les journées tranquilles qui s'y déroulaient. Un autre titre à conquérir pour l'un, la raison d'explorer le passé pour l'autre ; Claude introduira la passion, la jalousie, le bonheur et la souffrance dans la vie des deux protagonistes.

Réduits à quelques phrases, ces personnages ne sem-

blent pas colorés, mais ils le sont, ô combien ! Alex parle beaucoup – de politique, la plupart du temps – pour dissimuler ses doutes et son désarroi provoqués par Claude, amante insaisissable, alors que Jean-Pierre écrit, rêve, se remet en question... en silence. Le premier se bat et se relève sans cesse, appliquant à toutes les situations les techniques apprises sur le ring ; le second, plus tranquille et passif, supporte tous les événements qui se présentent, avant de comprendre que même à soixante-dix ans, il n'est pas trop tard pour changer. Entre-temps, Claude va de l'un à l'autre, se lasse, s'absente lorsqu'ils l'attendent, revient lorsqu'ils croient qu'ils ne la reverront plus. Si elle partage le lit des deux hommes, elle garde jalousement ses secrets et ne raconte son enfance qu'à Jean-Pierre. Originaires d'Alsace, ils s'interrogent sur l'histoire de la région annexée à l'Allemagne puis reconquise par la France, sur la Jeunesse hitlérienne et les « malgré-nous », ces incorporés de force dans l'armée allemande...

Le roman (qui est aussi un hommage à *La recherche du temps perdu*) suit plusieurs pistes qui sont toutes explorées avec une belle dose de finesse et de subtilité. *Les malgré-nous* nous plonge dans des relations troublantes, celles entre Claude et sa mère, entre Alex et Jean-Pierre, entre ce dernier et ses origines juives, ses souvenirs des années de guerre qu'il a passées sous un nom différent, au moment où ses parents étaient exécutés à Auschwitz. Une lecture parfois exigeante – à cause des nombreux personnages, de la densité du style – mais très intense, qui mérite qu'on y consacre du temps.

Radmila Zivkovic



Colum McCann
DANSEUR
Trad. de l'anglais
par Jean-Luc Piningre
Belfond, Paris, 2003,
369 p. ; 34,95 \$

Rudolf Nouriev a voué toute sa vie à la danse, jusqu'à l'usure totale de son corps, jusqu'à la mort. Charismatique et flamboyant, l'homme a fasciné tous les gens qui

l'ont croisé, aussi bien par son talent que par ses excès, ses contradictions, son terrible appétit sexuel et ses provocations au parfum de scandale. En habile romancier, Colum McCann fait intervenir une multitude de narrateurs – personnages fictifs et personnages réels qui ont côtoyé Rudi à un moment de leur vie – pour esquisser un portrait en clair-obscur du monstre sacré de la danse et tracer, en lignes discontinues, son incroyable destin.

Au début des années 1950, en Crimée, à Oufa, le poète Sergueï commente les premières classes de ballet que sa femme, Anna, donne à Rudi, petit paysan tatar mal dégrossi qui brave les interdits de son milieu pour danser. À Leningrad, Yulia, fille d'Anna, raconte les débuts du jeune homme à l'école de danse de la ville ; elle le voit se cultiver et devenir, à force d'ambition et de travail acharné, un danseur épris de beauté et de perfection. D'une voix révoltée, Tamara, sœur de Rudi, relate les années de détresse et de privation vécues par la famille Nouriev après la trahison du danseur passé à l'Ouest en 1961. Rudi évoque plus tard son succès sur toutes les scènes du monde et sa vie tapageuse, opulente, à mille lieues de celle des siens dans l'URSS de 1960 à 1980. Odile, enfin, domestique de Monsieur, décrit sa vie auprès du danseur qui en est au crépuscule de son art.

L'auteur irlandais parvient magistralement à rendre vivants tous les personnages qu'il convoque ainsi qu'à leur donner une voix singulière. Ces gens humbles, restés dans l'ombre du danseur éblouissant, ont droit à quelques moments sous les projecteurs avant de retourner dans l'obscurité, non sans avoir

révélé leur part de beauté et de poésie. Car la poésie surgit à maintes reprises chez Colum McCann dont la maîtrise de l'écriture tient souvent de la virtuosité.

Grand roman sur la danse, certes, mais aussi sur la solitude qui ronge chacun des personnages. Nouriev, proscrit de son pays, dira : « La danse [...] cristallise toutes les émotions, ce n'est pas seulement une fête, c'est la mort, la futilité et la solitude réunies ». Captivant.

Anne-Marie Lapointe

Collectif
TANT D'HISTOIRES
AUTOUR DES SEINS
Planète rebelle, Montréal,
2003, 124 p. ; 20,95 \$

En janvier 2003, la maison d'édition Planète rebelle et la Table communautaire d'information en santé des femmes et cancer du sein de Relais-femmes ont lancé le concours d'écriture « La Sein phonie des mots ». Plus de cent personnes du Québec, du Labrador, d'Europe et d'Asie ont répondu à l'appel, ce qui a mené, quelques mois plus tard, à la publication de *Tant d'histoires autour des seins*. Ce recueil de récits et de contes illustrés par le conteur français Guth Desprez regroupe dix-huit des textes primés, autant d'histoires réelles ou inventées, inspirées par les tabous, les mythes et les symboles qui accompagnent l'image du sein, et par les émotions que les seins peuvent provoquer tant chez les hommes que chez les femmes, notamment lorsque la maladie interrompt le cours

tranquille de l'existence.

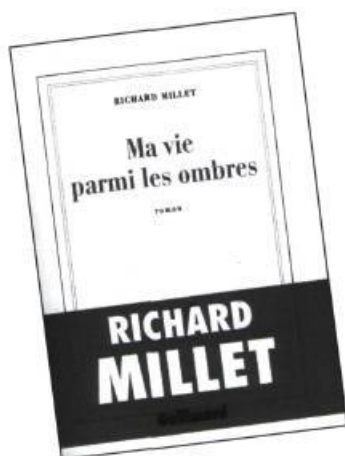
L'ouvrage est accompagné d'un disque compact proposant la version orale de neuf textes gagnants, lesquels ont fait l'objet d'une lecture publique par sept comédiens et conteurs en avril 2003. Cet enregistrement, agrémenté des musiques de Charmaine LeBlanc et de Janet Lumb, permet de mieux apprécier certains morceaux qui, lus par Pauline Lapointe, Maka Kotto ou Renée Robitaille, gagnent en force et en intensité.

Issu d'un projet de sensibilisation et d'information, *Tant d'histoires autour des seins* a le mérite de diffuser des récits de vie et des fictions qui amusent, touchent et surprennent, des histoires qui « se racontent parfois mais [qui] ne s'écrivent pas si souvent... » Le livre-disque, dont les droits d'auteur ont été cédés à Relais-femmes pour soutenir ses actions, permet aussi de comprendre à quel point le cancer du sein peut chambouler des vies et ébranler bien des certitudes.

Véronique Pepin

André Ducharme
L'HOMME
EN MORCEAUX
Leméac, Montréal, 2003,
139 p. ; 14,95 \$

Rimbaud Ringuet (« Gaétan » pour sa mère) est en mille miettes. Son amour, Riva, l'a jeté comme une vieille culotte. Il lui est impossible de s'en relever. Ce rejet insurmontable le force à une réflexion sur lui-même... dont il est incapable. Il repense à son enfance, à son



sans que celui-ci ne comprenne vraiment ce qui se passe, et sans non plus qu'on puisse avoir espoir que tout cela tienne bien longtemps.

Un roman dépressif, quelques curiosités, une fixation sur le sexe, un style cru et personnel. Un personnage sans doute à l'image de son auteur : prisonnier de sa tête, avec un cœur qui crie n'importe comment et qui tourne en rond. Tant de dureté à la recherche de tant de tendresse. Rimbaud comprendra-t-il qu'il n'y arrivera jamais s'il ne s'aime pas lui-même ?

François Lavallée

Richard King
LE LIBRAIRE A DU FLAIR
Trad. de l'anglais
par François Barcelo
Libre Expression,
Outremont, 2003,
372 p. ; 24,95 \$

Qu'il s'agisse un peu de lui ou non (l'auteur est libraire dans la vraie vie), Richard King a fait de son héros, Sam Wiseman, un libraire cultivé, propriétaire de Dickens & Compagnie, dans le centre-ville de Montréal. C'est lui qui, en venant réclamer le paiement d'une facture, découvre le corps d'un de ses clients, Harold Hilliard, professeur d'histoire à l'Université McGill, assassiné dans son bureau, le crâne pourfendu par un buste de Hegel... Ainsi, directement associé au drame qui vient de se produire au sein de l'institution universitaire anglophone, Sam Wiseman participe à l'enquête aux côtés du détective Gaston Lemieux, dont il avait fait la connaissance quelque temps auparavant.

Aux deux personnages principaux, s'en ajoute un troisième : Montréal elle-même, parcourue, aimée, décrite dans ses moindres

milieu familial, et sans cesse le rejet de Riva, la dureté de Riva, le magnétisme de Riva, le sexe de Riva, la désinvolture de Riva reviennent assaillir ce qu'il lui reste de cœur et ce qu'il lui reste de corps (surtout le bas du ventre).

Pourquoi les femmes sont-elles si indépendantes et pas lui ? Riva d'abord, puis l'énigmatique Poudrette Pigalle, qui ne parle qu'en charades mais réussit tant bien que mal à recoller certains morceaux de l'homme,

détails, jusque dans des lieux imaginaires, émanation de la métropole et de son âme hétéroclite, biculturelle, polymorphe. « Plus je connais les Québécois, plus je me rends compte que je suis loin d'eux. Chaque fois que je parle avec des gens ordinaires, avec qui je n'ai aucun rapport professionnel, je constate que nous n'avons presque rien en commun. Nous ne regardons pas les mêmes émissions de télévision, ne lisons pas les mêmes magazines, n'écoutons pas la même musique. Un sergent-déTECTIVE qui s'intéressait à Dickens avait donc de quoi m'étonner. »

Domage que le style, un peu bâclé, « sente » la traduction. L'intrigue policière est de facture classique ; le duo d'enquêteurs, des amis que tout oppose a priori – l'un est anglophone et l'autre, francophone ; l'un est un intellectuel et l'autre, un homme de terrain –, fonctionne à merveille : leurs raisonnements, leurs intuitions se complètent pour nous conduire jusqu'au dénouement sans effusion de sang et sans violence.

Une rareté appréciable pour qui la lecture figure au nombre des douilleTS rituels de *préendormissement*.

Armelle Datin

Richard Millet
MA VIE PARMİ
LES OMBRES
Gallimard, Paris, 2003,
629 p. ; 39,95 \$

Dernier-né de Richard Millet – le vingt-cinquième –, *Ma vie parmi les ombres* est une immense fresque du Haut-Limousin rural, contrée de nostalgie qui survit ici grâce aux réminiscences de Pascal, le narrateur, écrivain comme l'auteur. Une nuit, voilà qu'il s'épanche auprès de sa très jeune maîtresse, Marina

Faurie, originaire de la même région mais qui, différence d'âge oblige, découvrira un pays tout autre, révolu, auquel elle n'a accès que par le récit qu'il lui en fait.

Fils de Solange, une femme froide qu'il ne voit que quatre ou cinq fois l'an, Pascal vit entouré des femmes de sa vie : sa grand-mère et ses grands-tantes dont est esquissée ici, entre autres, la vie au temps de la guerre et de l'Occupation. Entre Louise, la grand-mère aimante, Marie, veuve inconsolée, et Jeanne, la commerçante, le gamin grandit au rythme des mœurs ancestrales. Mais, dans le monde rural et féminin qui est le sien, il trouve plus qu'un divertissement dans la littérature ; en s'y réfugiant, il découvre la musique des mots, une réjouissance – voire une consolation – qui tranche avec la rudesse du travail de la terre, avec les tâches quotidiennes et ses maux d'enfant. À la géographie de sa Corrèze natale s'ajoute celle d'un autre monde tout aussi réel : « [...] l'histoire d'un homme serait, outre le tissu d'anecdotes constituant sa vie (ou plutôt cette succession d'existences qu'on appelle une vie), l'ensemble des couches laissées en lui par ses lectures dont l'accumulation finit par produire non pas des vies parallèles ou imaginaires mais le cœur même de sa véritable existence, l'histoire d'un tel homme n'étant que celle d'un lecteur ».

Esquisse d'un temps révolu mais aussi longue confidence d'amant, le dernier roman de Richard Millet pose un regard lucide sur la modernité. Finement ciselées, les milliers de phrases qui font la trame de *Ma vie parmi les ombres* ont un pouvoir évocateur prodigieux !

Sylvie Trottier

La Folle de la gare

Prix
La Plume
saguenéenne

Francine Grenon

LES ÉDITIONS JCL

Pour le délit commis par mademoiselle Martin, la Justice a statué : séjour chez Mathilde – autant dire sur une autre planète –, vieille dame de 87 ans dont les habitudes et les manières sont à tout le moins bizarres...

Quand la vie résonne comme une fausse note, il faut la réinventer. Ce voyage aux confins du raisonnable s'avère pour ces deux femmes de générations différentes une deuxième chance totalement inespérée.

Mais pourquoi donc Mathilde insiste-t-elle pour se rendre à la gare tous les mardis après-midi?

Découvrez ce livre chez votre libraire
et plus encore sur

www.jcl.qc.ca

Pascale Quiviger
LE CERCLE PARFAIT
L'instant même, Québec,
 2003, 172 p. ; 19,95 \$

Née d'une mère québécoise et d'un père breton, Pascale Quiviger vit en Italie. C'est dans ce pays qu'elle situe l'action de son deuxième ouvrage, intitulé *Le cercle parfait*. Publié deux ans après le recueil de nouvelles *Ni sols ni ciels*, ce roman atteste la propension de l'auteure à coucher sur papier les douleurs qu'impose l'existence. Au cours d'un voyage en sol italien, Marianne, une jeune Québécoise, rencontre Marco, un homme un peu plus âgé qu'elle qui la subjugue au point de l'amener à tout laisser – conjoint, famille, carrière et pays – pour s'établir auprès de lui. Faite de solitude, d'attente et de contemplation, sa nouvelle vie rend rapidement la jeune femme insatisfaite ; elle comprend que la vie de Marco est un cercle parfait à l'intérieur duquel il est difficile de s'insérer, que tout tourne autour de lui. Épiée par les villageois, jugée par la mère de celui qu'elle aime, Marianne devient en quelque sorte prisonnière de cet amour douloureux, incertain de son identité dans un monde qui n'est pas le sien. « Elle n'arrive jamais à articuler quoi que ce soit et, par cette difficulté, elle mesure la distance dans laquelle elle est jetée, l'opacité de la brume dans laquelle elle s'efface pendant qu'elle attend Marco qui n'arrive pas et pendant qu'elle travaille avec acharnement à demeurer au moins contemporaine d'elle-même, détachée de tous les conti-

nents du réel, mais encore arrimée au plus petit de soi, au souvenir de soi difficile à saisir, perdu comme une goutte parmi les gouttes de la pluie. »

Le cercle parfait comporte de beaux passages, justes et empreints de délicatesse. Néanmoins, à plusieurs reprises, le lecteur se surprend à constater qu'il a vu défiler les lignes sans pourtant les avoir lues, emporté loin d'une histoire qui, il faut le dire, traîne en longueur par moments. La présence dans le récit de certains passages moins intéressants ou moins pertinents donne à l'ensemble un caractère inégal qui atténue malheureusement le plaisir de lecture, sans toutefois porter ombrage à la beauté de la plume de Pascale Quiviger.

Véronique Pepin

Philip McLaren
NOUVEAUX RÊVES
Trad. de l'anglais
par Françoise Brodsky
Le fil invisible, Mouriès,
 2003, 343 p. ; 35,95 \$

Le dernier-né de Philip McLaren, auteur australien de thrillers, est un roman à tiroirs. Cette construction originale, où chaque personnage est présenté avec son passé, se révèle d'abord déroutante puis, au fil des pages, on voit le ciment qui lie les onze rêves. En effet, chacun des rêves (les chapitres en somme) est en quelque sorte un récit autonome. Mais réunis les uns aux autres, les « rêves » constituent la trame d'une histoire où, sur fond de racisme, évoluent des êtres qui, malgré



leurs différences, feront l'expérience d'une proximité qui les aidera à se construire une véritable identité.

Nouveaux rêves est une histoire de lutte, celle de la survie et de la reconnaissance d'une minorité en Australie. L'histoire, qui tourne autour de quatre personnages centraux (Lottie, Ralph, Emma et Dundiwuy) auxquels s'ajoutent des personnages que j'hésite à dire « secondaires », s'étale des années 1950 jusqu'au milieu des années 1970 et nous conduit de divers coins de l'Australie aux États-Unis où l'un d'eux, Dundiwuy, se mêlera à la minorité noire de New York. C'est au cours des années 1960 et 1970 que la politique de l'« Australie Blanche » s'est peu à peu assouplie mais, comme tous les pays oppresseurs, l'Australie a dû faire face à des irréductibles (dont Emma et Lottie sont de dignes représentantes) pour

finalement reconnaître aux Aborigènes des droits fondamentaux.

Injustices, abus de pouvoir et détentions arbitraires, violences familiale et conjugale, excès d'alcool, rapt « légal » d'enfants, exil volontaire, problèmes de minorité en lutte, ... des difficultés de toutes sortes ponctuent l'histoire de Lottie, Aborigène, mariée très jeune à son cousin, Ralph, qui connaîtra une fin tragique. Déconcertant tant par sa forme que par son contenu, *Nouveaux rêves* plonge le lecteur non seulement dans la lutte des droits des minorités contre l'intolérance mais au cœur même du droit fondamental à la différence.

Sylvie Trottier

Maria-Luisa Huertas
UN JOUR L'OcéAN
DEVINT NOIR
Atlantica, Biarritz, 2003,
 20 p. ; 15 \$

Un jour l'océan devint noir relate l'histoire d'Antonio, vieux marin accablé qui assiste, impuissant, au naufrage du *Prestige* et décide, dans un formidable geste de compassion, de sauver ce qui peut l'être : une mouette souillée se vêtira ainsi pour lui du linceul de la rédemption et fournira au vieux bonhomme éreinté l'occasion de donner un sens à sa vie d'homme, une parcelle d'humanité. En s'acharnant à soigner la mouette, peut-être Antonio parviendra-t-il à se guérir lui-même.

Le texte de cette courte nouvelle, qu'agrémentent de délicates aquarelles de Daniel Jolivet, né au Québec, fait la part belle aux valeurs à jamais universelles en se parant des attributs du conte moderne. Si le récit est parabole, l'écriture est poème. « Ses yeux aujourd'hui ne

cherchent plus la ligne de l'horizon pour se perdre dans les rêves qui ont nourri sa vie, les désirs l'ont abandonné depuis longtemps, fatigué d'attendre de vaines promesses. » Atemporel, l'apologue d'Antonio n'en est pas moins ancré dans l'urgente actualité des menaces de pollution que l'homme fait peser sur l'océan, ce qui confère à l'allégorie une puissance d'engagement dont l'universalité est comme transcendée par l'immatérialité de l'émotion poétique.

Maria-Luisa Huertas, d'origine espagnole, est docteur en histoire de l'art et psychologue à Biarritz, dans le Pays basque français. Elle signe ici, après *Eloïsa*, un deuxième ouvrage remarqué aux éditions Atlantica. Mentionnons à l'intention des bibliophiles qu'*Un jour l'océan devint noir* est un beau livre (non relié, il est imprimé sur papier artisanal ivoire), la forme servant d'écrin au fond.

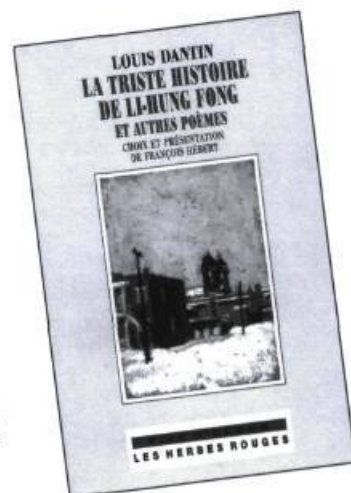
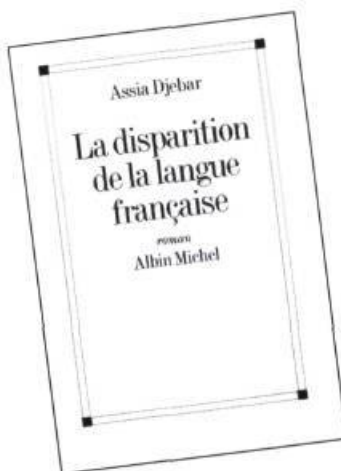
Armelle Datin

Assia Djébar
LA DISPARITION DE LA
LANGUE FRANÇAISE
Albin Michel, Paris, 2003,
293 p. ; 29,95 \$

Les lecteurs un tant soit peu familiers avec l'œuvre d'Assia Djébar connaissent son intérêt pour la douloureuse question de l'identité linguistique dans l'Algérie post-coloniale. S'inscrivant tout à fait dans cette thématique, le dernier roman de l'auteure d'origine algérienne raconte le retour au pays d'un homme dans la cinquantaine qui vient de subir une rupture amou-

reuse. Cet homme, Berkane, veut revoir sa Casbah natale après vingt ans d'exil en France. Il s'installe dans une villa au bord de la mer avec l'intention de se remettre sérieusement à écrire. Berkane revoit Driss, son jeune frère journaliste, renoue avec un ami de jeunesse et fait de nouvelles connaissances, dont celle de Nadja avec qui il partage une brève mais torride passion amoureuse qui le replonge dans sa langue maternelle. Le retour de Berkane fait surgir des souvenirs qui remontent à son enfance, puis à la fin du régime colonial. Nous sommes en 1991, au moment où les intégristes semblent sur le point de remporter les élections. Arrive l'année 1993 au cours de laquelle Berkane disparaît lors d'un voyage en Kabylie. On retrouve sa voiture dans un fossé. Il avait entrepris d'écrire un livre sur son adolescence pendant la guerre d'Algérie. L'aurait-on confondu avec son frère journaliste qui a fait l'objet de menaces et vit désormais dans la clandestinité ? Ou Berkane a-t-il été enlevé parce qu'il osait écrire dans la langue des anciens colonisateurs ? On l'aura deviné : cet événement renvoie au titre du roman, le roman de l'impossible retour dans un pays dont les plaies ne se sont pas encore refermées depuis l'indépendance.

De nombreux auteurs algériens tentent d'appréhender l'histoire récente de leur pays à travers la fiction, sauf qu'ils ne le font pas tous avec un égal bonheur d'écriture. Et sur ce plan, *La disparition de la langue française* déçoit : l'ouvrage,



dont les idées sont bien appuyées, risque à tout instant de verser dans le didactisme. Le style tend souvent vers un lyrisme exagéré alors que l'émotion, sans doute authentique, ne passe pas. Que dire de la narration sinon qu'elle écrase les personnages qui apparaissent désincarnés, comme privés d'autonomie. Le projet d'Assia Djébar était très prometteur ; dommage que le produit fini donne l'impression d'avoir été davantage rédigé qu'écrit.

Louise Villemaire

Louis Dantin
LA TRISTE HISTOIRE
DE LI-HUNG FONG
ET AUTRES POÈMES
Les Herbes rouges,
Montréal, 2003,
121 p. ; 12,95 \$

Depuis quelques années, l'œuvre critique de Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers) refait surface : en 1997, d'abord, dans la collection « Bibliothèque du Nouveau Monde », Réjean Robidoux a procédé à la réédition d'*Émile Nelligan et son œuvre* (1903) ; et, depuis 2003, grâce cette fois aux travaux d'Yvette Francoli, logent à la même enseigne deux tomes d'*Essais critiques* réunissant les quatre recueils d'articles que Louis Dantin a

fait paraître entre 1928 et 1935. Aujourd'hui, c'est le poète qui est soumis au public lecteur dans une courte anthologie présentée (assez bizarrement, me semble-t-il) par François Hébert : elle s'ajoute à celle d'Éric Roberge, publiée en 2000 aux Écrits des Forges.

On (re)découvrira aux Herbes rouges un écrivain pratiquant la prosodie traditionnelle et traitant essentiellement un double sujet, religieux et amoureux, voire érotique, sur lequel il mène une réflexion de type existentiel. Sur un ton tantôt léger, tantôt sérieux (tragique même), et dans une langue relevée ou populaire (à la façon du poète-pharmacien Jean Narrache), les vers de Louis Dantin traduisent le questionnement perpétuel d'une âme en quête d'idéal et de vérité, aux prises en même temps avec les exigences très prosaïques de la nature humaine en général et l'attrait sexuel de la femme en particulier : ici l'auteur ne recule pas devant un vocabulaire « osé », sans détour, et l'on comprend pourquoi des pièces comme « Chanson intellectuelle » ont été refusées par l'éditeur Albert Lévesque pour *Le coffret de Crusoé*, en 1932.

Les textes choisis par François Hébert donnent dans l'ensemble une image

assez fidèle de la poésie de Louis Dantin, qui emprunte les voies de la légende, de la fable, de la chanson et de la complainte. Un florilège plus abondant aurait pu inclure des poèmes de circonstance, des vers d'album, des acrostiches, des poèmes inspirés de l'anglais, des litanies... Mais aucune anthologie ne fera jamais l'unanimité, c'est bien connu. Espérons par ailleurs qu'une édition critique des poésies de Louis Dantin sera un jour offerte, ne serait-ce que pour expliquer les nombreuses variantes de « L'Hostie du maléfice ».

Jean-Guy Hudon

Patrick Brisebois
CHANT
POUR ENFANTS MORTS
L'Effet pourpre, Montréal,
2003, 133 p. ; 16,95 \$

Isodore Malenfant aurait voulu être un enfant violent et abusé par ses parents pour pouvoir jouir sans culpabilité d'être devenu un déchet de la société. Mis à part une mère dépressive et le fantôme d'une sœur morte avant sa naissance, rien ne justifie son mal-être. À trente ans, il s'emmerde à reluquer les femmes et à se saouler jusqu'à ramper. Parfois il écrit. Il en est à son quatrième roman. Les questions soulevées par la nature douteuse de son travail ne semblent



pas trop l'embêter. Il a des lecteurs dont il entretient la flamme, c'est ce qui compte. Et ça lui fait du bien d'imaginer dans ses livres la déchéance, la pourriture, le sang, la perversité. « Un homme qui n'a jamais eu envie de sucer son pénis ne sera jamais / un écrivain. » De s'imaginer en maître cruel des illusions lui donne le sentiment d'être vivant. D'ailleurs, affirme-t-il, il n'a pas peur de la mort. C'est pour cette raison qu'il la chasse et l'invoque sans cesse.

Pris au premier degré, ce récit est ignoble. On préfère croire qu'il s'agit d'un acte terroriste contre une société nord-américaine puritaine, aveugle à la gangrène qui s'attaque à son membre le plus viril. Mais le monde, après une telle lecture, est quand même plus laid qu'avant.



Certains fantasment sur un paradis éternel et rédempteur, d'autres sur l'enfer. Entre l'un et l'autre, il existe peut-être un lieu difficile d'atteinte, poétiquement. Il faudrait sans doute abandonner l'espoir que sa propre mort, ridicule, peut mettre un terme à la souffrance. Pour les enfants bien vivants, souhaitons qu'il existe d'autres chants.

Judy Quinn

Frédérick Durand
DERNIER TRAIN
POUR NOIRETERRE
La veuve noire,
Longueuil, 2003,
225 p. ; 15,95 \$

La veine fantastique du *Dernier train pour Noireterre*, publié par la jeune maison d'édition La veuve noire, ne met pas longtemps à se révéler. Dix pages suffi-

sent pour prendre un « ticket pour l'impossible » dans ce roman dense au scénario très efficace : Alain Dolenko, jeune Québécois parti en France rejoindre son ami Thierry, a tôt fait de s'ennuyer à Limoges et ne tarde pas à répondre favorablement à l'invitation de son copain d'aller faire une virée à Paris pour se distraire. Ils prendront le train. Mais aussitôt installé dans son compartiment, le protagoniste trouve que les choses prennent décidément une drôle de tournure. Les minutes s'écoulent avec une lenteur inouïe, Thierry s'absente et ne semble pas vouloir revenir... Alain décide donc d'aller à sa rencontre. « Le prochain wagon va être vide, je suppose ? En effet... il est vide... Pris de vertige, je cours jusqu'à l'autre... Le gros homme et sa revue Horizom'Bis, le rappeur, la dame âgée, les enfants... Non... Dans quel train me suis-je donc embarqué ? » Séquence géographique répétitive ? Ou simple hallucination ? Commence alors pour Alain un trajet quelque peu inhabituel qui n'a évidemment plus rien du Limoges-Paris planifié. Ou quand une excursion somme toute banale se pare de tous les attributs d'une évasion paranormale. Dépaysement garanti !

Isabelle Collombat

ÉDITIONS HURTUBISE HMH



La Taverne du coq à l'âne
et autres contes
Jean-François Bonin
Collection L'Arbre



Quelque chose à l'intérieur
Maryse Latendresse
Collection amÉrica



www.hurtubisehnh.com

Ken Follett

LE VOL DU FRELON

Trad. de l'anglais
par Jean Rosenthal
Robert Laffont, Paris,
2003, 441 p. ; 29,95 \$

Moins léché que *Le réseau corneille*, *Le vol du frelon* demeure tout de même un très bon roman d'espionnage. Les personnages, sympathiques, rappellent ceux du roman précédent : il y a la femme courageuse et engagée, les jeunes gens prêts à tout risquer pour déjouer Hitler et les nazis qui progressent dans toute l'Europe, des traîtres ; on y retrouve aussi des brouilles, des vengeances personnelles, des histoires d'amour et, inévitablement, des victimes qui font les frais d'une guerre cruelle, comme dans toutes les guerres. L'auteur de romans à succès Ken Follett réussit, encore une fois, à tenir ses lecteurs en haleine.

À titre d'informateur pour le Renseignement britannique, Hermia demande à Arne, son fiancé danois, d'espionner les installations radars des Allemands au Danemark. Ce sera finalement le jeune frère d'Arne, Harald, qui mènera l'entreprise, pour le moins périlleuse, de livrer aux Anglais, dont les pertes sont inestimables, les photos des installations allemandes. C'est à bord d'un petit avion qu'il a rafistolé que Harald et Karen, une jeune juive dont il est épris, traverseront la mer du Nord et tenteront d'atteindre l'Angleterre avant la pleine lune qui permettra le grand débarquement.

Dans cette autre chronique de guerre, Ken Follett

sait rendre l'atmosphère empreinte de la fébrilité de l'attente en exploitant les thèmes, inépuisables, de la trahison, de la solidarité et de l'engagement en temps de guerre. Ses protagonistes, peu importe leur camp, s'engagent corps et âme à vaincre l'ennemi et connaissent, tour à tour, leur heure de gloire.

Sylvie Trottier

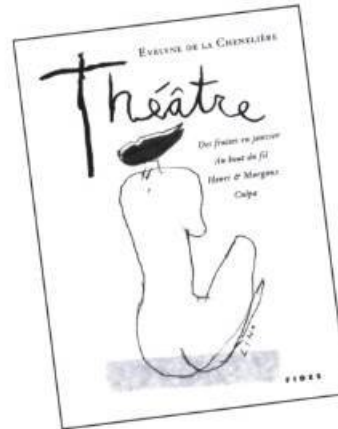
Alain Gagnon
LÉLIE OU LA VIE HORIZONTALE

Triptyque, Montréal, 2003,
121 p. ; 17 \$

D'une riche terre de forêts et de mines se nourrissent les clans de Saint-Euxème. Rôdant tels des loups autour d'un patriarce fortuné, le vieux Médéric Gelder, les avides tissent des liens puis se trahissent jusqu'au meurtre. Il y a d'abord les fils Gelder, en tête Sig le mal-aimé qui craint d'être déshérité par son père. En effet, ce dernier se tourne plutôt vers la Femme Aude, manipulatrice (elle-même affublée d'un jeune amant naïf surnommé *Le Gars*), qui n'hésite pas à utiliser tous les subterfuges de la chair, la sienne et celle de plus jeunes, pour parvenir à mettre la main sur l'empire Gelder. La fragile donne du destin se complexifie encore à l'arrivée de *L'Autre*, un gourou écologiste au mystérieux passé fuyant une violence urbaine dont il est la cible.

Qui raflera les biens du vieillard et régnera sur la population par sa puissance économique ?

Une écriture poétique pare le récit d'assonances et

Evelyne de la Chenelière
THÉÂTRE

**DES FRAISES EN JANVIER,
AU BOUT DU FIL, HENRI
& MARGAUX et CULPA**
Fides, Montréal, 2003,
192 p. ; 24,95 \$

Quatre pièces qui parleront à qui confronte sa solitude, ses chimères, à ce qu'on dit être humain à travers les « grandes » œuvres. Evelyne de la Chenelière affirme faire du théâtre pour interroger son humanité. L'avertissement est donné : il faut être sensible aux paradoxes des êtres et des arts pour entrer dans l'univers de cette auteure. Elle présente dans ses textes des personnages qui tiennent à leur singularité en refusant de se rallier systématiquement à ce qui rassemble – le caractère humain. Et ces personnages aiment se raconter des histoires, souvent drôles.

Evelyne de la Chenelière compose avec les paradoxes d'auteure, de comédienne, d'être humain, en résolvant le tout dans une écriture dramatique où les niveaux de fiction s'enchaînent. Elle sait créer de bons rythmes, avec de bonnes cassures et des reprises habiles. Les personnages se lancent parfois des paroles à la limite du délire verbal, ce qui donne droit à des réparties savoureuses qui font passer de la réalité à la fiction de ces êtres. En une phrase, l'auteure peut tirer le tapis sous nos pieds et nous basculons aisément avec eux dans d'autres histoires. *Des fraises en janvier*, où s'entrelacent les fictions romanesques de chacun des personnages, joue abondamment de ce procédé. *Henri & Margaux*, une histoire d'amour, opère plutôt des télescopes de temps et de lieux. Cette pièce me semble la plus tonique et la plus riche des quatre. Un homme et une femme

d'allitérations somptueuses, d'un vocabulaire exquis, pour tisser une étrange toile d'itérations où nous est révélée, à chaque passage, une nouvelle facette des alliances, de la folie et des trahisons de ces villageois tourmentés.

L'auteur conserve sa cohérence thématique avec ce roman dense, parfois un peu lourd parce que sombre.

Suzanne Desjardins

discutent de leur vie, de leurs univers respectifs et communs. Par lassitude, Henri a abandonné son métier de comédien pour l'ébénisterie, alors que Margaux voit sa carrière de dramaturge s'épanouir. Les attitudes et les manières de parler rendent bien la complexité de leur caractère et, en prime, l'auteur canalise avec beaucoup d'humour l'énerverment que peut inspirer le milieu du théâtre. *Au bout du fil*, poétique avec ses vieux en camp de vacances qui jouent (?) aux enfants, touche des thèmes tels la trahison, la mort, la loi, la vieillesse ; *Culpa*, plus dramatique, offre quatre plaidoyers pour des abandons et des petits crimes contre l'humanité que chacun porte en soi. Dans ces deux pièces, les personnages expriment leur rapport à leur destin dans de nombreux monologues, parfois débridés, qui savent retenir l'intérêt.

Alexandra Liva

**Andrée A. Michaud
et Angela Grauerholz
PROJECTIONS
J'ai VU, Québec, 2003,
63 p. ; 11,95 \$**

Projections présente 13 photographies en noir et blanc d'Angela Grauerholz et autant de textes d'Andrée A. Michaud. L'auteure s'est inspirée de chacune des œuvres de la photographe pour ajouter à l'ambiance qui leur est inhérente. Elle suggère des villes auxquelles pourraient être rattachées les scènes évoquées et des êtres qui auraient pu les habiter. Elle établit aussi des liens avec diverses œuvres cinématographiques, qui constituent des repères pour le lecteur. Il se dégage de l'ensemble une atmosphère poétique, plutôt grise. En témoignage ce remarquable extrait tiré de

« Le grincement des rails – Turner sur la baie d'Along » : « Si l'on entend un bruit, ce sera la fuite d'un rat, le hurlement d'un chien affamé, rien d'autre, famélique, le miaulement d'un chat éborgné. Un cri de misère ».

J'aime particulièrement « New York, New York – La ballade de Lola Nelson » ; à partir de la photographie d'une simple table de bar sur laquelle deux verres sont posés, Andrée A. Michaud nous amène dans un piano-bar miteux de New York où l'on joue du blues. Ou serait-ce plutôt à Los Angeles, à Paris ?

La collection « L'image amie » des éditions J'ai VU se donne pour mission « d'explorer les relations entre la photographie et l'écriture ». *Projections* répond brillamment à cet engagement.

Gaétan Bélanger

**Maxime Houde
LE SALAIRE
DE LA HONTE
Alire, Québec, 2003,
278 p. ; 13,95 \$**

Maxime Houde, jeune auteur dans la trentaine qui avait déjà signé chez Alire *La voix sur la montagne* (2000) et *La mort dans l'âme* (2002), nous revient avec un troisième roman. Où l'on retrouve l'explicite devenu détective privé, Stan Coveleski, sorte d'anti-héros qui passe ses journées à attendre d'improbables clients.

Montréal, après-guerre. 1947. La secrétaire de Stan a été kidnappée, son bureau mis à sac, et voilà que bientôt des personnages peu recommandables du milieu du jeu clandestin et de la prostitution lui proposent d'échanger Emma contre des photos dont il ignore tout. Comme si cela ne suffisait pas,

l'homme fait l'objet d'une surveillance policière, broie du noir et se débat avec le souvenir d'un événement qui a provoqué sa rupture avec Kathryn, sa femme...

La plume est pertinente, les descriptions précises et non dénuées de sensibilité (« Il n'avait pas l'air vieux, seulement expérimenté ») ni d'humour (« Le temps avançait aussi vite qu'un escargot qui grimpe une pente raide avec un piano sur le dos »). Il est toutefois dommage que quelques coquilles viennent entacher la fluidité de l'écriture (quelques participes passés ou verbes désaccordés, quelques anglicismes [« excepté pour » ou « sauf pour »]). Citons aussi ce lapsus, source d'humour involontaire : « – Tu as parlé à la défunte, après la cérémonie ? » Heureusement, le contexte est suffisamment clair pour que l'on comprenne qu'il s'agit de la veuve...

À ces petits bémols près, Maxime Houde nous fait néanmoins passer un bon moment : le style est agréable, la psychologie des personnages est bien vue, et si l'intrigue est rudimentaire, elle est très efficacement campée : n'est-ce pas là tout ce qu'on attend d'un bon polar ?

Armelle Datin

**Diane-Ischa Ross
CES YEUX MIS
POUR DES CHAÎNES
Triptyque, Montréal,
2003, 70 p. ; 16 \$**

Dédié à ceux et celles qui se reconnaissent dans la magie de la littérature, de l'art, le recueil de Diane-Ischa Ross exprime l'exigence d'une parole poétique ouverte à la vie. Le poème va ainsi nous obliger à franchir un seuil conduisant à une dimension

T. F. RIGELHOF

JE T'AIME, COW-BOY

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR IVAN STEENHOUT

Infortunés ou maladroits en amour, les hommes méritent souvent leur triste sort. Rigelhof explore les secrets de l'univers amoureux de ces cow-boys aux pieds d'argile.

Un livre surprenant, pénétrant, plein de sensibilité et merveilleusement écrit. Débordant d'humour et d'ironie.

The Globe and Mail



NOUVELLES • 294 PAGES • 28,95 \$



Pleine lune



« autre », plus « vraie » dirait le philosophe Adorno : celle-ci devra permettre un réel apprentissage de nos piétinements et de nos peurs. Tout ce que nous appelons « réalité » pourra être transmué en transcendance poétique, d'où une grande liberté d'être et de parole : « Je ne marche pas dans la même histoire / que ceux-là qui portent des drapeaux... / J'attends que l'histoire passe ».

La création poétique surgira ainsi d'un dépassement, d'un passage ancré dans une œuvre fondée sur la perspective de « l'art pour l'art » décalée de ses référentiels sociohistoriques. Mais n'est-ce pas là, justement, le propre de l'art poétique ? L'auteur est, sur ce point, explicite : « C'est impossible que la vie veuille me mettre à l'étroit dans ma vie ». De là naîtra la luminosité de l'acte poétique.

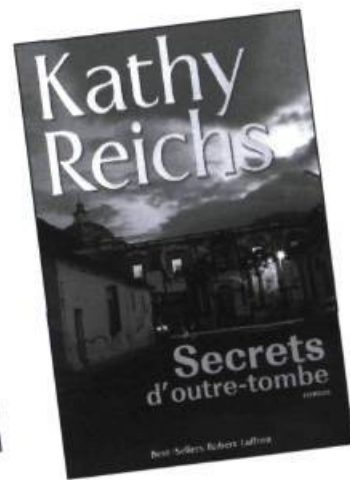
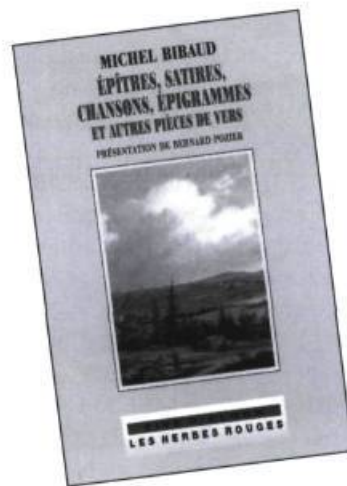
Gilles Côté

Michel Bibaud
ÉPÎTRES, SATIRES,
CHANSONS,
ÉPIGRAMMES ET
AUTRES PIÈCES DE VERS
Les Herbes rouges,
Montréal, 2003,
223 p. ; 14,95 \$

La réédition de 1969 étant depuis longtemps épuisée, la présente reprise par Les Herbes rouges de l'unique recueil du journaliste, historien et poète Michel Bibaud s'imposait ; moins à cause des qualités intrinsèques de ses 59 poèmes, beaucoup s'en faut, qu'en tant qu'œuvre fondatrice. En 1830, en effet, *Épîtres, satires, chansons, épigrammes et autres pièces*

de vers fut le « premier recueil de poésie publié par un canadien-français [sic] », comme le rappelle à bon droit le présentateur, Bernard Pozier : ce référent historique sert de repoussoir à l'abondante production qui allait s'intensifier au fil des décennies. C'est d'ailleurs avec raison que Michel Bibaud, voulant « [e]n dépit d'Apollon [...] être poète », « implore indulgence » auprès du lecteur.

Plutôt que d'aborder l'œuvre sous l'angle documentaire, Bernard Pozier cherche à établir des filiations avec les écrits ultérieurs ; mais ce, il faut le dire, avec plus de bonne volonté et de sympathie que de pertinence. Il affirme par exemple sans broncher : « [...] on ne peut lire 'Le vin d'Espagne' [de Bibaud] sans pressentir 'La romance du vin' [de Nelligan] » ; il voit de même dans « Les rimes en ec » le germe du « formalisme, par [le] constant souci [de l'auteur] de réfléchir sur ce qu'il écrit ». En revanche, le présentateur souligne avec justesse la variété « de formes, de sujets et de tons » de Michel Bibaud, qui se présente tour à tour comme moraliste, humoriste, censeur, ironiste, dénonciateur politique (notamment de l'Union des deux Canadas, dont le projet était dans l'air dès les années 1820)... Comme la tradition en était déjà implantée dans la presse de son époque, le poète pratique aussi le genre des « étrennes », compose des paroles sur des airs connus et s'adonne à des traductions ou à des imitations d'auteurs latins ou anglais.



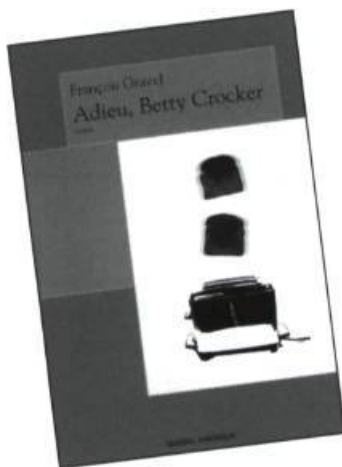
La présente édition corrige heureusement presque toutes les coquilles du recueil de 1830 et modernise l'orthographe ancienne. Elle offre par ailleurs à au moins deux occasions, sans explication, un texte augmenté par rapport à l'original. Pour cette raison, comme pour de multiples autres au demeurant, une édition critique de ce recueil fondateur est depuis longtemps une nécessité.

Jean-Guy Hudon

Marcel Möring
LA CHAMBRE D'AMIS
Trad. du néerlandais
par Emmy Bos
Les Allusifs, Montréal,
2003, 104 p. ; 16,95 \$

Marcel Möring, né en 1957, est l'un des plus importants écrivains néerlandais de sa génération. Il s'est vu récompensé pour chacun des quatre livres qu'il a publiés, entre autres par le Prix AKO de littérature, l'équivalent du Booker Prize. Son univers romanesque, unique, tient presque du conte. Un Mauissant moderne, avec les nuances descriptives, les allusions, l'étrangeté parfois et la subtilité psychologique d'un narrateur discret. Il émane de sa plume délicate qui ne cherche pas l'effet immédiat par des arabesques inutiles une sorte de classicisme. Elle construit, lente

araignée, la toile d'un monde à la fois familier et magique. Le drame se tisse à l'insu du lecteur insouciant, qui se laisse bercer par une histoire où l'enfance et ses espoirs occupent le devant de la scène. Qui aurait pu croire que la petite famille du garçon de douze ans, en apparence noyau inébranlable, serait secouée par l'arrivée d'un grand gaillard, ancien compagnon d'aviation du père pendant la Deuxième Guerre mondiale ? Secouée est un bien grand mot et l'art de l'ellipse prend ici toute sa mesure. Quand le drame survient et pourrait être nommé, le rideau tombe et nous voilà vingt ans plus tard. Le drame n'en est plus un. Il devient une histoire parmi celles, le plus souvent imaginaires, qu'aime raconter l'adulte qui n'a jamais grandi : ... un garçon visita avec son père un voisin réparateur de poupées qui vendait aussi des modèles réduits d'avions. Ce garçon plutôt précoce pour son âge eut l'idée géniale de monter les pièces détachées et de revendre les avions avec une marge de profit à des gamins trop paresseux. Cette proposition devait sauver la famille. Les jours passèrent dans la plus intime des communiions : le garçon sortait les pièces de la boîte, collait les parties les plus grosses, la mère assemblait les plus



petites tandis que le père limait et peignait. Le jour vint où il ne resta plus de modèles à assembler. C'est alors que surgirent les ombres du passé...

Judy Quinn

Kathy Reichs
SECRETS
D'OUTRE-TOMBE
Trad. de l'anglais
par Viviane Mikhalkov
Robert Laffont, Paris,
2003, 352 p. ; 26,95 \$

On ne présentera bientôt plus Kathy Reichs, anthropologue judiciaire pour le Medical Examiner de Caroline du Nord et pour le Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale de la province du Québec, membre du cercle très fermé des anthropologues judiciaires certifiés par l'American Board of Forensic Anthropology, et qui s'impose désormais comme la nouvelle grande prêtresse du polar. Dans *Secrets d'outre-tombe*, son cinquième roman, on retrouve l'héroïne qui a tant fait pour son succès, Temperance Brennan et qui est, comme sa conceptrice, anthropologue judiciaire. Cette fois, Tempe est envoyée dans le village de Chipan Yan, au Guatemala, où elle entreprend des fouilles pour localiser les victimes d'un massacre perpétré en 1982

dont les proches réclament les dépouilles. L'affaire se corse quand, dans le même périmètre, tandis que Tempe procède à ses expertises, des jeunes filles disparaissent, dont la propre fille de l'ambassadeur du Canada au Guatemala.

La force de *Secrets d'outre-tombe*, à l'instar des romans précédents de Kathy Reichs, réside dans sa rigueur, dans le talent de la romancière de décrire l'indicible avec un grand réalisme et de rendre les procédures scientifiques accessibles aux profanes. Si une attention soutenue est portée comme toujours aux détails, ce sont ici les odeurs qui alimenteront la réputation du lecteur.

Une fois encore, la romancière s'appuie sur sa propre expérience au Guatemala pour nous servir ce polar très bien concocté, encore qu'un peu lent à démarrer, qu'une charge sociale et éthique et une portée émotionnelle originales rendent particulièrement intense.

Armelle Datin

François Gravel
ADIEU,
BETTY CROCKER
Québec Amérique,
Montréal, 2003,
169 p. ; 19,95 \$

Quelle agréable lecture que ce roman rempli de petits bonheurs simples et discrets, où s'entrelacent économie familiale et histoires d'amour. Pittoresque comme les meilleures chansons de Beau Dommage, il parle d'une femme « ordinaire » de Beaurivage Gardens, une banlieue modèle. François Gravel nous prend par la main, par la maison, même, s'adressant au côté « domestique » des lecteurs avec cette microéconomie d'une famille tranquille. Benoît Fillion,

*L'été le plaisir de lire...
croît avec l'usage!*



ni **Bleu** ni **Rose**

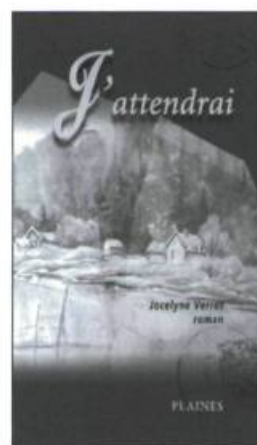
Les hommes d'aujourd'hui semblent plongés dans le doute. Explorez l'évolution récente de la masculinité dans **Nouvel homme**.

Sous la direction de Stephan Hardy
ISBN 2-921353-84-9, 144 pages, 15,95 \$

Une promesse en Gaspésie...

Connaissez-vous l'expérience macaroni dans un asile en Gaspésie? Un moment troublant pour Bérénice, première cobaye de ces célèbres pâtes arquées!

Un roman de Jocelyne Verret
ISBN 2-921353-79-2
128 pages, 14,95 \$



Gabrielle Roy vous parle

Dix-huit collaborateurs parlent de la façon dont l'œuvre et la personnalité de **Gabrielle Roy** les a touchés personnellement. Des textes de François Paré, André Brochu, Gilles Marcotte, Alexandre Amprimoz, Lori Saint-Martin et plusieurs autres.

Gabrielle Roy aujourd'hui/today
Sous la direction de Paul Socken
ISBN 2-921353-95-4, 224 pages, 22,95 \$



PLAINES

25 ans
1979-2004

Disponible en librairie

www.plaines.mb.ca

professeur en management, se penche sur la vie de sa tante Arlette, une femme dont l'agoraphobie a fait développer une organisation ménagère extrêmement élaborée, où tout est contrôlé, au poil. La mort de cette tante suscite des souvenirs, puis de nombreuses questions pour Fillion, ce qui déclenche une « investigation » digne de ses intérêts universitaires. L'histoire, qui se situe entre le roman d'enquête et les recherches en sciences humaines, est racontée avec humour et familiarité : les dialogues et la narration relèvent d'un langage courant et coulant. Le ton, jamais dissonant ou affecté, convient au sujet ; un brin pédagogique, il colle au narrateur.

Fillion remonte une filière ouvrant sur des pans d'histoire d'une famille méconnue, celle de son cousin, un fan des Beatles, et de sa cousine, son premier flirt. Le prof s'étonne devant l'ingéniosité de sa tante pour maintenir l'équilibre de sa maison. Cette reine du foyer des années soixante, tellement parfaite, Benoît et son frère l'appelaient Betty Crocker.

La névrose d'Arlette aurait pu être dévorante, mais la tante a trouvé une façon de vivre avec son malaise. Il a certes provoqué quelques tensions ; la famille s'est bien adaptée. Épanouis, ses enfants « sont des gens discrets qui ont eu des amours discrètes, et qui connaissent leur chance. Psychologues s'abstenir ». Cette chance, c'est la même qui fait réussir un jeu de patience, tout comme un bon management. François Gravel joue habilement sur les racines communes entre le

ménage et le management, dosant le côté matériel, factuel, mesurable, et le côté humain.

Alexandra Liva

Laurent Chabin
L'HOMME À LA HACHE
La veuve noire, Longueuil,
2003, 132 p. ; 14,95 \$

Fondée par Edith Madore en 2002, La veuve noire a déjà publié plusieurs romans fantastiques et policiers, dont *L'homme à la hache* de Laurent Chabin, un récit au scénario acéré qui n'est pas à mettre entre toutes les mains... Tout commence pourtant comme une histoire banale de couple séparé qui se partage la garde d'un enfant. Mais un dimanche soir, alors qu'Angèle se rend comme convenu chez son ex-conjoint pour reprendre sa petite fille de cinq ans, une terrifiante surprise l'attend. Le petit corps de Louise est retrouvé sans vie dans la maison, la tête fendue par une hache abandonnée non loin de là. Les soupçons de la mère se portent aussitôt sur le père, introuvable... Mais l'affaire, on l'imagine bien, se révélera beaucoup plus tordue qu'à l'heure des premières constatations. Et peut-être même nous entraînera-t-elle vers des révélations inconcevables. « Je vois une petite fille au front ensanglanté qui hurle en suppliant, les yeux démesurément agrandis par l'effrayante silhouette d'un homme brandissant une hache – mais est-ce vraiment un homme ? je ne distingue pas son visage... Je ne vois que son sourire carnassier, dont



j'attends la morsure qui me délivrera enfin de mon supplice.»

Une insoutenable vérité attend ainsi le lecteur au dénouement d'un horrible suspense.

Tranchant.

Isabelle Collombat

Lynn Coady
LES SAINTS DE BIG HARBOUR
Trad. de l'anglais
par Charlotte Melançon
Leméac, Montréal, 2003,
415 p. ; 35,95 \$

Île du Cap-Breton, Nouvelle-Écosse. Guy Boucher, un adolescent d'origine acadienne, croise Corinne Fortune à une soirée dansante de l'école. Dès lors, sa vie déjà compliquée par les frasques de son oncle Isadore, un géant alcoolique qui parasite

la famille, prendra une allure encore plus étrange. Victime des mensonges compulsifs de Corinne, celui qu'on ne surnommerait plus désormais que *le maudit Français* – même s'il ne parle pas un mot de la langue de ses ancêtres – deviendra la cible de jeunes en mal de violence pour tromper l'ennui de la vie rurale. Cette année marquante dans la vie de l'adolescent trouvera son dénouement dans l'aide inattendue qu'il recevra d'un autre exclu de la petite communauté.

Si on entre dans *Les saints de Big Harbour* à petits pas, un peu décontenancé tout d'abord par les aspérités des personnages, on se laisse peu à peu captiver. Lynn Coady, elle-même originaire de l'île du Cap-Breton, sait rendre avec une acuité, un réalisme cru et ironique, la réalité souvent grise et pernicieuse de la vie rurale où tous connaissent tout le monde et où la vie se déroule entre l'usine de transformation du poisson, la taverne du village et les virées du samedi soir. Car à travers la complexité des personnages d'adolescents et d'adultes qui habitent ce roman, c'est davantage le fonctionnement social de ce monde clos, sa mécanique bien huilée de préjugés et de sectarisme menant inévitablement à la tragédie, qui est au cœur des *Saints de Big Harbour*. Une réalité bien exprimée par un personnage, le professeur de biologie : « La seconde loi affirme que, dans un système clos, l'entropie s'accroît. Entropie veut dire chaos. L'ultime système clos, bien sûr, c'est l'univers ».

Second roman de cette jeune auteure dont le premier roman, *Strange Heaven*, avait été en lice pour le Prix du Gouverneur général, *Les saints de Big Harbour* est une des bonnes lectures de l'année.

Linda Amyot